

L'éducation du citoyen Lamonde

Yvan Lamonde. *Historien et citoyen : navigations au long cours*, Montréal, Fides, 2008, xvi-173 p.

Ramsay Cook

Volume 10, Number 2, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023308ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023308ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Cook, R. (2010). L'éducation du citoyen Lamonde / Yvan Lamonde. *Historien et citoyen : navigations au long cours*, Montréal, Fides, 2008, xvi-173 p. *Mens*, 10(2), 93–98. <https://doi.org/10.7202/1023308ar>

Note critique

L'éducation du citoyen Lamonde

Yvan Lamonde. *Historien et citoyen : navigations au long cours*, Montréal, Fides, 2008, xvi-173 p.

Au cours des trente dernières années, Yvan Lamonde s'est bâti une réputation enviable à titre de principal spécialiste de l'histoire intellectuelle du Québec francophone. De son étude sur l'enseignement de la philosophie dans les collèges classiques entre 1665 et 1920 (1980) à cette impressionnante synthèse qu'est l'*Histoire sociale des idées au Québec* (2000 et 2004), il a fait paraître une série de livres, dont une brillante biographie de Louis-Antoine Dessaulles (1994), de monographies, d'articles et d'actes de colloques que bien souvent il avait lui-même organisés. Il faut aussi souligner ses minutieuses éditions critiques de documents, tout particulièrement les *Discours* d'Étienne Parent (2000). Il a contribué à l'achèvement de l'ambitieuse *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* en trois tomes (2004-2007), projet codirigé avec Patricia Fleming. Enfin, et ce n'est pas rien, Lamonde compte à son actif plusieurs méticuleuses bibliographies, dont l'indispensable *Histoire des idées au Québec (1760-1960) : bibliographie des études*, publiée en 1989. Au Canada, peu d'historiens peuvent rivaliser avec une telle manifestation de patiente érudition et un tel dossier de publications. Dans l'esprit de la longue tradition rurale du Québec, Lamonde a ainsi décrit son œuvre : « défrichage, arpentage, cadastrage » (p. 19). Voilà une devise que tout historien devrait faire sienne ! Lamonde, en définitive, mérite le titre de fondateur de l'histoire intellectuelle du Québec moderne.

Sa formation initiale en philosophie auprès de maîtres tels Paul Ricœur et Charles Taylor lui valut une remarquable capacité d'analyse des idées. Délaissant l'abstrait au profit du concret, il étudia l'histoire sous la direction de Claude Galarneau, de Philippe Sylvain et de Pierre Savard. Après un bref passage aux Archives publiques du

Canada, il décrocha un poste à McGill, d'abord en études canadiennes-françaises, puis, après que le Département d'histoire eut fait la folie de refuser sa candidature, en lettres françaises, département cadrant mieux avec son intérêt pour l'histoire de la culture que ne le faisaient les départements d'histoire, sous l'influence croissante des perspectives socioéconomiques. C'est là qu'il s'attela avec constance et discrétion à jeter les bases du projet qu'il contemplait depuis le début de sa carrière : faire la synthèse de deux siècles de vie intellectuelle en français au Bas-Canada, au Canada-Uni, puis au Québec. Quand je dis « discrétion », j'entends que Lamonde, à l'encontre de plusieurs de ses contemporains (historiens ou intellectuels d'autres disciplines), a rarement pris position dans les débats houleux sur l'avenir du Québec et du Canada, préférant plutôt consacrer son temps et ses énergies au premier devoir d'un chercheur, à savoir la recherche de pointe.

Le prix de ce dévouement vécu dans l'ombre, selon Lamonde, fut d'être mal compris et parfois mal perçu : « On a pu se méprendre pendant un moment sur mon travail et parler de Lamonde "bibliographe" ». Cette minutie fit d'ailleurs en sorte que « l'attention sur mes travaux est venue un peu sur le tard » (p. viii). C'est pour corriger ces représentations erronées que Lamonde a accepté d'écrire, avec la collaboration de son ami Claude Corbo, une autobiographie intellectuelle intitulée *Historien et citoyen : navigations au long cours*. Une telle volonté explique la nature un peu singulière du livre : celui-ci consiste souvent en un survol des publications de son auteur, laissant à ceux qui en ont suivi la carrière une impression de familiarité et parfois de répétition. La nouveauté se trouve dans la révélation, qui ne manquera pas de piquer l'intérêt des lecteurs, des thèmes qui domineront le dernier tome de son *Histoire sociale des idées au Québec (1930-1960)*. Lamonde s'enorgueillit à bon droit de ses contributions à l'histoire culturelle et intellectuelle du Québec et ne les exagère que rarement, comme lorsqu'il prétend avoir été le « premier historien » à situer le Bas-Canada dans le contexte mondial de « l'éveil des nationalités » (p. 107) – un dossier qu'il étoffa, cela dit.

En plus d'expliquer son approche méthodique de la recherche et de résumer ses diverses publications, Lamonde a voulu faire sens de son travail et dire pourquoi l'importance de celui-ci se répercute au-delà du monde de la recherche de pointe. L'« historien » entre ici en dialogue avec le « citoyen ». « En ces temps de débats publics intenses et à trente ans de distance du labeur quotidien, je vois mieux que j'ai développé une vision du passé du Québec qui me semble gagner pour la compréhension du présent une pertinence qu'il vaut d'être explicitée » (p. 2). Pour dire les choses très simplement, le but de son travail, particulièrement avec l'*Histoire sociale des idées au Québec*, fut de réviser et de réparer l'identité collective et individuelle des Québécois. Cette « identité », croit Lamonde, repose sur une culture nourrie par la mémoire historique, un donné contestable qui n'est ni remis en question ni démontré. (Voir Jean-François Bayard, *L'illusion identitaire* (1996) et Amartya Sen, *Identity and Violence: The Illusion of Destiny* (2006), notamment.)

Lamonde soutient que la vieille identité historique créée par les historiens et les intellectuels nationalistes, de Papineau et Garneau à Bourassa et Groulx, ne correspond plus à la nouvelle réalité du Québec depuis 1960. « Je veux surtout faire dialoguer l'historien et le citoyen en moi en essayant de dégager ce que mon histoire des idées peut apporter à la compréhension du présent, en soulignant comment cet apport offre une vision du passé autre que celle qui me paraît être encore démesurément paralysante » (p. 45). Il ne rejette pas totalement non plus les formulations de Papineau et de Garneau ou celle de Groulx, qualifiant Papineau de nationaliste libéral et Groulx de « véritable saint Sébastien » (p. 76), injustement scarifié par certains critiques contemporains (non identifiés pour la plupart) qui ignorent le contexte de sa pensée. Le passé rénové combine, parmi plusieurs éléments, la liberté, la laïcité, l'idée d'autodétermination nationale, l'attachement à la démocratie et la reconnaissance que le Québec est une nation plus américaine que jamais, mais moins française et catholique, tandis que la contribution britannique demeure inchangée. En bref, Lamonde plaide avoir mis au jour un passé qui ressemble

au Québec d'aujourd'hui, ou à tout le moins qui est plus utile à celui-ci que la version clérico-nationaliste désuète. Le présent devrait gagner en cohérence d'une telle actualisation de l'identité. Ce présentisme, fondé sur la croyance que les questions que l'historien pose au passé « sont la résultante d'une culture et d'une lecture de son présent » (p. 162), dévoile un biais téléologique que plusieurs historiens contemporains remettront en question. (Voir C. A. Bayly, *The Birth of the Modern World, 1780-1914 : Global Connections and Comparisons* (2004) et Prasanjit Duara, *Rescuing History from the Nation* (1995), notamment.) Le passé en soi n'est-il pas un pays étranger ? L'historien n'y trouvera-t-il jamais de questions vraiment importantes ?

Lamonde voit dans sa formulation un substitut à la fois au nationalisme traditionnel (la mission civilisatrice et religieuse) et à l'esprit antinationaliste de recommencement de Paul-Émile Borduas, de Pierre Trudeau et du jeune Pierre Vadeboncœur. Bien qu'il sous-estime le radicalisme de Borduas, dont le « refus » concernait beaucoup plus que le passé du Canada français, Lamonde soulève certaines questions pertinentes relativement au « refus global » de cette génération d'intellectuels des années 1950. À l'épreuve de la mondialisation, de la domination des médias électroniques et du caractère toujours plus multiculturel de presque toutes les sociétés modernes, les « identités » qui définissaient autrefois les nations, craint-il, risquent l'homogénéisation. « L'idée du refus global, d'un passé détestable a laissé les Québécois sans voie » (p. 84). Sa solution pointe vers le nationalisme humaniste plutôt abstrait du regretté sociologue Fernand Dumont : « Pour s'universaliser, les nationalistes réclament un humanisme empreint d'une originalité qui a été définie comme un système » (p. 114).

Ces réflexions sur le lien entre le singulier et l'universel expliquent la séduction qu'exerce sur Lamonde le transcendantalisme du XIX^e siècle à la manière de Ralph Waldo Emerson, particulièrement tel que celui-ci l'a articulé dans son célèbre essai *L'intellectuel américain*. Emerson y invitait ses concitoyens américains à déclarer leur indépendance culturelle de la Grande-Bretagne. Lamonde y voit là un

acte de « décolonisation » que les Québécois devraient imiter. Mais l'actualité d'un penseur comme Emerson est discutable à une époque où, comme le philosophe de Princeton Anthony Appiah l'a soutenu, les sociétés multiculturelles doivent penser en termes non pas de nationalisme ni d'universalisme, mais plutôt de « cosmopolitisme », de cultures s'appropriant mutuellement, créant une familiarité de laquelle les accommodements raisonnables découlent naturellement. (Kwame Anthony Appiah, *Cosmopolitanism: Ethics in a World of Strangers* (2006).)

Dans sa volonté d'éduquer le citoyen Lamonde, l'historien Lamonde a repoussé les frontières de l'enquête historique au Québec jusqu'à y inclure l'histoire mondiale comparative. Mais tout en faisant cela, il a continué de focaliser, comme son collègue Gérard Bouchard, sur la plus ancienne préoccupation des historiens nationalistes du Québec : le soi-disant échec du Québec à « se décoloniser » pour devenir une nation « normale ». Les angoisses traditionnelles concernant la survivance reviennent sous de nouveaux atours : « la crise de la mémoire et de l'identité que traverse aujourd'hui le Québec [...] » (p. 78). Sans surprise, le passé même renouvelé demeure le maître, le socle d'un nationalisme conçu pour « penser le présent sans renier le passé [...] » (p. 86). L'exposé de Lamonde laisse toutefois en pan la question de la population allophone, en nombre sans cesse croissant, au sein d'une identité façonnée par une histoire du Québec francophone. L'identité du Québec, autrefois et aujourd'hui, peut-elle se comprendre pleinement sans référence à l'interaction entre francophones et non-francophones non seulement au Québec, mais aussi dans tout le Canada? Il s'agit d'une dimension qui manque à la formule quasi mathématique de Lamonde sur les sources d'influence externes des francophones : $Q = -F + GB + USA^2 - R$.

Cela dit, au fil de ses recherches systématiques, Lamonde a mis au jour dans l'histoire intellectuelle du Québec une culture civique qui enrichira la société civile québécoise, toujours plus diversifiée. Son autobiographie, le récit de ses « navigations au long cours », clarifie ses intentions, confirme sa réputation et devrait susciter de

fructueux échanges sur le rôle, souvent ignoré, de l'histoire et des historiens dans l'éducation à la citoyenneté. Alors que 5 % à peine des cégépiens étudient l'histoire du Québec (*Le Devoir*, 13 septembre 2009) et que les historiens professionnels sont demeurés silencieux pendant la récente polémique entourant la reconstitution de la bataille des plaines d'Abraham, de tels échanges ne sauraient être plus à propos.

Ramsay Cook
Département d'histoire
York University

Traduction : Frédéric Demers, Tradaction+